

Musinga Mwa Tiki


Peintures en Esquisses



HDK

Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
38 pages

©2023 Ekima Media
4, rue de la République, 69001 Lyon
www.ekima-media.com
ISBN : 978-2-37869-078-6

Crédits couverture : Maduta Ma Úti

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Musinga Mwa Tiki



Peintures en esquisses



Roman

Nouvelle édition

EKIMA MEDIA
Hommes de Kédura
HDK

Note de l'auteur

Musinga Mwa Tiki est écrit en phonétique ngálá, langue parlée par une partie des Sawa, peuple côtier du littoral camerounais.

La plupart des langues tonales originaires du Grand Kongo dont le ngálá font partie prononcent le U en Ou.

Pour le ngálá, la répétition des consonnes est un apport occidental notamment du français.

Pour obtenir le son ss, le ngálá ne double pas cette consonne même entre deux voyelles comme c'est le cas en français par exemple.

Musinga se lit Moussinga.

La consonne W quand elle est placée juste après une autre consonne et suivie d'une voyelle donne le son « oué », « oua » ou « oui ». Quelques exemples: Mwèbè (Mouèbè, cuisine ou foyer dans le sens de la famille), Mwayé (Mouayé, la lumière), et Mwititi (Mouititi, l'obscurité).

Mwa se lit Moua.

Musinga Mwa Tiki se lira donc Moussinga Moua Tiki et signifie le Fil Précieux.

À tous les immigrés de ce continent mien, qui chaque jour, cherchent dans des contrées étrangères, une vie meilleure.

À la mémoire de Pauline E. du Cameroun.

Immigrée sans statut officiel. Et rêveuse au cœur généreux...

À Falilou D. du Sénégal, mort sous l'échafaudage du chantier qui l'employait comme maçon en terre d'Espagne.

À Raphaël K. du Congo démocratique abattu d'une balle « perdue », en terre de Belgique...

À Marie-Do. K., inoubliable Centrafricaine, écrasée par une voiture, en terre de France. Elle fuyait les policiers. Elle redoutait une deuxième expulsion.

À Dativa S. du Rwanda, morte dans la plus atroce des solitudes en terre du Cameroun, immigrée sans famille.

À Augustine O. du Nigeria abattu de quatre balles en Afrique du Sud. Il avait mal rempli son formulaire 491.

À Bilè M. du Cameroun défenestré à Dubaï pour une affaire d'extorsion de fonds ayant mal tournée.

À Pascal N. du Burkina Faso battu à mort en terre de Côte d'Ivoire dans un champ de cacao.

À Bassirou A. du Tchad, égorgé en terre de Lybie...

La plainte de l'éternel affamé s'étend davantage...

En attendant qu'elle s'apaise, que la terre, où reposent mes Frères et mes Sœurs, les accueille enfin !

MMT

Remerciements

L'Histoire d'*Ici*¹ doit sa cohérence à un certain nombre de personnes, mes amis, mes frères, mes sœurs. La première version de *Peintures en esquisses* fut écrite en 1998. De 1997 à 1999, j'ai connu une période de créativité intense entre la Côte-d'Ivoire que je quitte en juin 1997 et le Nigeria. Je peux dire que c'est précisément dans ce pays que ma connexion définitive avec les *Anciens* allait s'établir. En vingt-quatre mois, j'allais produire une dizaine de manuscrits. Ces histoires venues d'*Ailleurs* allaient pourtant me demander pour chacune d'elles plus de dix ans de travail soutenu.

Dans l'ouvrage illustré *Il pleut sur Koba Taba*, j'allais enfin comprendre pourquoi ces manuscrits n'auraient pu être édités dans leur forme originale : ils n'étaient tout simplement pas complets. Il leur manquait le souffle qui devait animer chaque mot, éveiller l'image et le son contenu dans chaque formulation.

Pour en revenir à mes remerciements, ma reconnaissance va une fois de plus à Marlène et Pierre Dufournet mes amis, qui me présentèrent en 1998 à Lagos, le professeur Mamadou Diallo venu depuis Rufisque au Sénégal leur rendre visite. Après avoir rencontré le Pr Kane dans mes rêves, je compris

1. Lire *L'Incontournable d'Ekima de l'Univers de NuBi*, Ekima Media, de la même auteur.

qu'il allait me falloir aller au Sénégal.

Mais je ne suis pas allée dans ce pays. C'est ce pays qui est venu à moi. Mamadou Diallo s'est installé un après-midi dans mon bureau et m'a ouvert à son monde. C'est à travers lui que j'ai replacé Ici la trame de la vie de Jibril Omar Kane venue d'*Ailleurs*.

C'est avec lui que je me suis promenée par la pensée à Dakar, mais aussi à Rufisque. Il faudra attendre 2000 pour que *Peintures en esquisses* soit physiquement ancré dans le sol du Sénégal. Ce qui fut fait au cours d'un voyage.

Merci à ma sœur de cœur Khady Diaw. Nous cheminons depuis plus d'un quart de siècle sur ce sol de France. Merci à toi pour toutes ces informations sur les modes de vie que nous ramenons de nos pays et perpétons invariablement dans nos terres d'accueil. Toi et moi avons éprouvé cette mentalité d'immigrés de mille et une façons.

Prologue

Lagos, juin 1998
Hémicycle des Anciens.

L'hémicycle était occupé par les douze *Anciens*. Ils étaient là, silencieux. Je venais de me réveiller dans leur monde, une fois de plus. L'un d'eux se leva et marcha à ma rencontre.

— Je suis le Gardien des Accomplissements Ultimes.
Suis-moi !

L'*Ancien des Accomplissements Ultimes* semblait sourire. Pourtant il n'avait pas l'air heureux. J'entrouvrais mes lèvres pour m'enquérir de sa contrariété lorsqu'il m'intima le silence d'un geste de la main.

Il s'agissait d'une immense salle de conférence. J'étais devant une estrade et un grand écran. Une seule phrase était inscrite sur le tableau blanc et à l'encre noire : *Conférence du Président Kane, 25 mars 2021.*

Je pris soudain conscience d'une présence à mes côtés. C'était un homme jeune, sans doute un Américain du Sud. Il me tendit un microphone et me demanda si j'étais prête. Mon attention fut attirée vers l'estrade. Un Kédu apparut. Le silence se fit autour de moi. Il était très grand et longiligne. Il marcha lentement jusqu'au pupitre. Il leva la tête. J'eus alors l'impression que son regard venait à ma rencontre. Ce phénomène me sembla si incroyable et si réel que je me retrouvai

quasiment en face du Président Kane. La salle disparut subitement. J'étais à présent installée dans une pièce plus petite. Monsieur Kane occupait un siège placé devant moi.

— Vous avez mis du temps à venir ! me dit-il d'un ton de reproche.

Je ne compris pas l'accusation.

— Laissez ces jeunes gens prendre forme. Ils ne sont pas prêts. Ne les réveillez pas maintenant. Quant à Schneider et à Bona Bèlè, ils bâtissent encore leur destin. C'est moi que vous devez écouter.

— Pourquoi devrais-je vous écouter ? m'enquis-je.

— Parce que je suis le mieux préparé pour naître sous vos doigts. Mon histoire est complète. Elle l'est comme celle d'Aina¹. Elle l'est comme celle d'Olayinka² et de Fleur Aimée³. Je sursautai, surprise d'entendre cet homme me parler des personnages de mes romans comme s'il les avait rencontrés. Un tant soit peu vexée par son outrecuidance, je lui répliquai avec une mauvaise foi évidente :

— Aina n'existe pas ! Les autres non plus ! Je les ai créés de toutes pièces !

Monsieur Kane me sourit d'un air ironique.

— Vous vous mentez à vous-même et vous le savez. Aina est vivante. Elle existe ici dans ce monde que vous avez pénétré depuis que vous avez neuf ans et non douze. Ce monde que vous avez voulu fuir en essayant de vous investir dans

1 *Aina ou la Force de l'espérance.*

2 *L'Ange d'Anthony Village.*

3 *À l'Ombre des Anacardiens* Vol. 1 et 2. Vol. 1 : *La Malédiction de Thaliba*, paru en 2008 aux éditions AmmaWouli. En cours de réédition. De la même auteur, NDLE.

d'autres activités. Vous êtes un canal. Vous êtes le témoin de la Mémoire Collective. Ne vous attribuez pas les mérites de vos œuvres. Gardez-vous pure de tout orgueil. Par les garants de cette Mémoire Collective, je vais naître dans vos pensées par le flux de vos rêves. Écoutez et transcrivez sans changer une ligne. Mourrez à présent et laissez-moi venir à la vie.

— Nyambé ! m'écriai-je profondément troublée.

Monsieur Kane me regardait. Il était impassible et ne souriait plus.

— Je ne puis vous permettre de nous abandonner de nouveau. Il a fallu que Jèsi vous tourmente plus que de raison pour que vous vous souveniez de nous. Nous avions pourtant cru qu'Ida¹ réussirait plus tôt à vous ramener à nous. Elle a échoué. Vous avez fait de son histoire un ramassis d'inepties qui fait encore gémir la pauvre fille. Nous vous avons envoyé Jèsi² et vous n'avez rien trouvé de mieux que de la tuer. Bona Bèlè³ est sans doute celui qui vous possède le plus. Écoutez-moi ! Je suis Jibril Omar Kane. Je suis né au Sénégal il y a cinquante-cinq ans. Je dois vous confier l'histoire de ma vie. Vous êtes là pour m'écouter.

— Non ! J'en ai assez de souffrir vos maux ! Aïna m'a vidée de toutes mes émotions. Je ne veux pas revivre cela ! Sa

-
1. Ida, l'un des personnages des premiers écrits de l'auteur. Une saga rédigée de 1989 à 1992 et qui demeure inachevée à cause d'une mauvaise interprétation des images liées à l'histoire. NDLE.
 2. Jèsi (lire Djessi), héroïne d'une autre saga à paraître bientôt dans la Collection Nubi Passions et Conquêtes (NPC), Ekima Media. NDLE.
 3. Bona Bèlè (lire Bona Bèlè), personnage principal de la grande tradition contée par l'auteur sur l'histoire de son pays, le Cameroun. Ouvrages à paraître dans la Collection Mémoires Collectives Oubliées (MCO), Ekima Media. NDLE.

fille en a fait autant. Et que dire des névroses de Fleur Aimée Adams ? Trouvez un autre canal !

— Vous n'avez pas le choix. Vous avez choisi d'être le canal. Et il ne vous est pas permis d'exercer un autre métier. Même votre parcours scolaire a été conditionné par cette prédestination.

— Je vais me réveiller !

— Alors assurez-vous que vous le resterez toute votre vie.

— Je suis lasse. J'aimerais me reposer.

— Vous vous êtes assez reposée.

Je n'avais donc plus le choix. Je ne me réveillerai qu'après avoir satisfait aux exigences de Jibril Omar Kane.

— Quelles sont les misères qui vous ont fait souffrir ?

— L'immigration et sa cohorte d'indigence, d'humiliations et de suicides collectifs. La quête du bonheur terrestre, ses renoncements douloureux et ses compromissions irréversibles.

— Vous êtes un ancien immigré ? demandai-je poliment sans réellement m'intéresser à l'histoire.

— Je suis un éternel immigré. Même sur cette terre qui m'a donné la vie, je le demeure.

— Je suppose donc que votre histoire est dédiée à ceux qui partagent votre ancienne condition.

— Je vous laisse le choix des mots. En un geste, vous ferez le tour de notre planète par la pensée. Mais que savez-vous de l'immigration ?

— Il s'agit d'un fléau. Un fléau hérité des siècles de conquêtes aveugles et qui va en empirant.

— Pourquoi est-on contraint de quitter sa terre pour aller mourir de plusieurs façons ailleurs ?

— Je n'ai pas de réponse à cette question, monsieur le

Président.

— Vous n’allez pas tarder à comprendre. Je vous emmène d’abord dans ma salle de classe. Vous allez rencontrer mon maître. S’il vous plaît, ne prenez pas des libertés avec les acteurs que je vais vous citer. Si vous les transformez, votre récit serait aussi incohérent que celui d’Ida, de Jèsi et le premier de Bona Bèlè.

Ce rappel de mes maladroites passées me tira une grimace. La plus grande de mes erreurs de transmission demeure l’histoire d’Ida. 22 ans plus tard, je n’ai toujours pas réussi à la saisir dans sa totalité, dans sa profondeur. Je me contentais d’un hochement de tête pour consentir. Jibril Omar Kane m’observait. Un léger sourire flottait à présent sur ses lèvres qu’il avait bien dessinées. C’était en vérité un fort bel homme. Il reprit la conversation d’un ton posé, presque paternel :

— J’espère que vous avez compris qu’il ne vous appartient pas de changer le fond de ce que vous recevez. Alors écrivez ce que nous vous dictons. Osez-le. Tout simplement. Osez-le, même si nos aspirations contredisent les apparences de votre monde. Vos ouvrages doivent être le reflet fidèle de la Mémoire Collective qui vous les a transmis. Suivez-moi à présent. Je parlerai comme Fleur Aimée Adams. Vous devez donc mourir pour me donner la vie.

Il me faut posséder votre corps et vos pensées. Vous n’existez plus.

Pénétrez dans ma classe. Mon maître va bientôt m’appeler. Écoutez-le !

Vous êtes Jibril Omar Kane. Souffrez à présent tous mes maux et élargissez votre compréhension des choses.

Chapitre 1

— KANE Jibril !

La voix du maître d'école a failli me surprendre. Je m'étonne que mon nom soit aussi beau à prononcer. Puis je redresse la tête, rejette les épaules en arrière et lève un regard innocent sur l'instituteur.

— Élève Kane ! Ta paresse est une honte pour ton père ! Tu es un cancre et un menteur !

— Monsieur, j'ai vraiment oublié mon cahier. Et mes devoirs ont bien été faits !

Il ne me vient pas à l'idée qu'un jour, ce mensonge-là se retournerait contre moi. Il est vrai que mon père se soucie fort peu de mes résultats scolaires. J'aurai le loisir de parler de ma famille tout au long de mon histoire. Une fois de plus, je subis la colère du maître. Il m'ordonne de me lever. Je raidis le dos et les fesses dans l'attente des coups de bâton. Il frappe cinq fois sans m'arracher un seul gémissement.

Ne suis-je pas le chef de ma bande ? Il me paraît alors indigne de verser une larme, même pour complaire à mon instituteur. J'ai profondément conscience des regards fixés sur moi.

L'un d'eux en particulier, me rend fier et dur. Ces yeux appartiennent à Mame Dior Niane. Elle est, de deux ans, ma cadette. Son père est le griot de mon père. Pour moi, elle s'appelle tout simplement Mame Dior, longue et fine, noire et

lisse. Belle, sans façon.

Lorsque le maître a estimé m'avoir assez mortifié pour mon insouciance, j'ai alors tourné la tête vers le banc de mon amie. Elle me dévisage d'un air mécontent. L'assiduité de Mme Dior à cette école me semble la chose la plus absurde qui soit, dans notre quartier de la *Sicap-Liberté*l.

Depuis longtemps j'ai décrété que rien de bon ne me viendra de ces éducateurs criards qui m'abreuvent, depuis mes sept ans, de termes savants que mon cerveau refuse d'absorber. À dix ans, je redouble le cours élémentaire première année.

Sèchement, le maître m'enjoint de regagner ma place. Il ajoute à ma punition corporelle, un exercice ardu et dégradant. Je passerai la soirée à noircir mon cahier de devoirs, d'une phrase sans aucune valeur pour ma condition. Docilement, j'écris que *je n'oublierai plus mon cahier d'exercices à la maison...*

Quarante-neuf autres phrases iront augmenter le nombre de ces mots supposés m'humilier afin de me rendre meilleur. Je suis un cancre. Cela ne fait pas de doute. Mon père est un haut fonctionnaire. Il n'a cessé de me répéter que je suis un Kane. Ce nom vaut un trésor qu'il juge inestimable. En outre, je suis son fils unique, né après huit filles. Qu'importe alors si je gravis aussi péniblement les degrés qui me permettront de devenir un grand homme comme mon père ?

Ce soir-là, j'étais incliné sur la feuille blanche, lorsqu'il est revenu de son travail. Il se penche sur moi et me lit à haute voix. Puis, il appelle Dieu et s'indigne de mon inconstance. Il se dit maudit d'avoir engendré une telle montagne de fainéantise. Il crie les noms de mes deux sœurs aînées. Elles accourent, essoufflées, et protestent avant même que leur

père ne leur ait reproché leur négligence.

D'une voix terrifiante, il leur intime le silence. Cette scène m'est familière. Mon père dépose sa mallette sur la chaise. D'abord, il saisit Ndeye par le cou. Elle pousse un hurlement. Puis, il lui envoie une paire de gifles tout en l'agonisant d'injures.

— Combien de fois, petite sottie, t'ai-je demandé de ranger les affaires de ton frère ?

Ndeye lui répond par un sanglot aigu. Subrepticement, Fatou veut se sauver. Mais Papa-Aigle l'a repérée. Il la happe de ses doigts devenus comme des crochets et lui met son pied aux fesses. L'infortunée hurle comme une possédée.

— Tais-toi, fainéante !

Ndeye et Fatou ont quatorze et douze ans. Elles sont mon malheur. Je n'ai pas réussi à les duper sur ma réelle nature. À *Sicap-Liberté*1, toutes les filles veulent me complaire. Mais celles-ci, mes sœurs, osent devant mes amis, me traiter de petit frère morveux. Vous avouerez-vous que mon cahier rangé, la veille, dans mon cartable, a été sorti par mes mains vengeresses ? J'aime qu'on punisse Ndeye et Fatou. J'aime qu'elles crient et se lamentent. Leur insolence à mon égard mérite bien de tels désagréments. Je suis Jibril Omar Kane, digne de mes ancêtres peuls, de mes ancêtres mandenka.

Elles ont donc été punies. Satisfait d'avoir établi son autorité, Papa-Aigle m'entraîne à sa suite.



Monsieur Kane a deux femmes. Ma mère est sa première épouse. Elle possède le plus doux des prénoms : Arame. Elle règne dans sa villa, clôturée et fleurie. Elle a eu cinq filles

avant moi. La famille Kane, établie à Saint-Louis depuis trois cents ans – je récite ici les leçons apprises par mon père sur nos origines – n’a eu qu’un seul souci depuis des générations : donner à l’ancêtre venu du Fouta Toro, le plus grand nombre de garçons qui le garderaient vivant dans la mémoire de la postérité.

Après les cinq enfants d’Arame, mon père, estimant avoir failli à cette mission, s’était empressé de prendre à nouveau femme pour accroître sa descendance mâle. Mais au bout de trois maternités, Binta la seconde épouse, fut, elle aussi, incapable de donner à monsieur Kane, le garçon tant espéré. Ma naissance, après ces huit petites femmes, demeure pour mon père, la plus belle réussite de sa vie. Binta a eu cinq filles que je déteste vivement à l’exception de la dernière, âgée de sept ans au moment de ce récit.

J’aime Mariame plus que Ndeye et Fatou, mes sœurs utérines.

Si durant trois ans, j’ai aussi facilement suivi mon père dans la maison de Binta, c’était en partie pour le plaisir de rencontrer Mariame. Ce soir-là, nous devions dîner, monsieur Kane et moi, chez ma belle-mère. Nous sommes arrivés dans sa villa à l’heure du repas. Comme à son habitude, Binta est installée sur la véranda, dans un fauteuil immense et rempli de coussins. Elle ne se lève pas. De sa voix langoureuse elle nous souhaite la bienvenue.

— Approche, mon petit mari !

Je feins de ne l’avoir pas entendue. Mariame se tient sur le pas de la porte. Je la rejoins tandis que Binta se plaint de mon effronterie auprès de mon père. Monsieur Kane lui réplique que je dois me comporter comme un homme. Il y a déjà assez de filles dans la maison.

J'ai dix ans et je suis, sans aucun doute possible, le garçon le plus pervers par l'aisance matérielle. Mon père a consacré sa fortune à mon bien-être. Alors que mes sœurs sont réparties à deux par chambre, je dispose, pour mon usage personnel, de deux pièces, l'une chez ma mère et l'autre chez Binta.

Papa l'a voulu ainsi. Comme lui, je partage alors mes jours et mes nuits entre ces deux maisons situées à cinq cents mètres environ l'une de l'autre. Elles ont le même nombre de pièces. Elles sont jolies et bien entretenues.

Mes mères sont déjà, à cette époque, deux rivales vindicatives. Elles veulent de mon père le même nombre de bijoux, les mêmes métrages de dentelle. Elles sont toutes les deux, *hadja*. Jamais je ne les ai vues ensemble, hormis au cours des grandes cérémonies familiales comme les mariages et les décès.

Je suis essentiellement préoccupé par ma propre personne. Je suis surtout obnubilé par le fait qu'il me faut trouver la meilleure façon d'éblouir Mame Dior et mes copains. Père me dépose tous les matins à l'école. Mes nombreuses sœurs empruntent les taxis. Mon père me dote en habits et en effets divers deux fois plus que mes sœurs. Plus tard, elles me reprocheront ces attentions.

J'ai dix ans et déjà j'éprouve des sentiments tenaces envers ma famille et mes amis. J'aime Mame Dior envers et contre tout. Mame Dior est née Niane. Niane Alioune, son père, est le griot de mon père.

Au cours de mon année scolaire, Mamadou Diallo mon maître d'école, m'a incité à travailler. Le fait est que je suis réellement un enfant intelligent mais rendu paresseux par une vie faste et orgueilleuse. Maître Diallo, à force de harcèlements, a réussi à me faire passer au cours élémentaire deu-

xième année. Mame Dior est dans la même classe que moi. Elle a sans cesse de brillants résultats.

Un matin du mois de février, nous étions dans la cour de récréation et nous dénigrons – mes amis et moi – les autres enfants moins nantis que nous. C’est à ce moment-là que Mame Dior est sortie de la salle de classe. Nos regards se sont figés sur sa silhouette et Djouldé, l’un de mes copains, a poussé un cri méprisant.

— Voilà madame la Blanche ! Mais comment fait-elle ? Elle n’a même pas l’électricité pour apprendre ses devoirs ! Et elle est toujours la première !

Ibrahim réplique d’un ton tout aussi dépité.

— À *Usine Bene Tally*, il n’y a même pas d’eau pour se laver ! Mais elle est toujours propre !

Mame Dior marche dans notre direction. Elle avance lentement, ses affaires serrées contre son cœur. Elle n’a pas de cartable. Elle est chaussée de *tapettes* et ses pieds poussiéreux raclent le sol. Ses pagnes ternis ne lui ôtent aucune grâce.

Mame Dior est ma faiblesse.

Quand elle est l’objet de notre moquerie, j’oublie alors de railler. Quand il s’agit de critiquer le mode de vie des indigents, à travers elle, je me sens soudain embarrassé. Mame Dior est pauvre. Mais sa fierté n’a pas de prix. Elle arrive à notre niveau et nous salue d’un signe distant de la tête, avant de continuer son chemin. Elle marchera longtemps.

Mon père estime qu’il est de son devoir d’assurer à la fille de son griot une bonne instruction.

Une ou deux fois l’an, Alioune Niane visite monsieur Kane. On me met aux premières loges pour écouter l’éloge de mes ancêtres. Sur ce chapitre, l’exigence de mon père est exemplaire. Je dois tout savoir sur Kane depuis *la nuit des*

temps. Après ces hommages exaltants, le griot Niane ne repart pas les mains vides.

Une ou deux fois l'an, Mame Dior accompagne son père. Ma mère lui prépare alors un paquet contenant les robes et les pagnes prélevés dans la garde-robe fournie de mes sœurs. Et quand, à l'école, je la vois parée des vêtements ayant appartenu à Ndeye ou à Aminata, je songe, satisfait, que les couleurs lui siéent mieux qu'à mes sœurs. Mais celles-ci ne m'abandonnent jamais longtemps dans mon rêve. Aminata est une mégère. Elle ne laisse personne ignorer que Mame

Dior est habillée et nourrie par nos soins.

Plus tard, j'ai su combien cette fille a souffert dans la cour d'école de *Sicap-Liberté* 1. J'ai pu évaluer le tort qu'elle a subi durant ces années où nous fûmes les bienfaiteurs de sa famille. Je ne m'attarderai pas sur cette enfance insouciant. J'ai vécu dans cette atmosphère de vices inconscients quatre ans encore. J'en avais quatorze lorsque le monde de mon père s'est soudain effondré. À cette époque, le crime attribué à cet homme était dénué de sens pour mes jeunes années. On accusait monsieur Kane d'avoir détourné des fonds du gouvernement. Telle semble être la source de son enrichissement et de sa prospérité. Aussitôt, il est relevé de ses fonctions. Ses biens sont saisis. Et voici Arame et Binta dans la rue inhospitalière. Par mon éducation, je suis le moins bien préparé à cette vie contraignante. Je vais habiter dans une mesure, le seul logement qui soit, désormais, accessible aux moyens réduits de monsieur Kane.

Durant des jours, Binta refuse de coopérer. Elle consacre de longs moments aux pleurs et aux cris. Tandis que mon père va solliciter de l'aide de ses anciens amis, ma mère s'attelle au déménagement de la famille. Mais les portes se sont refer-

mées l'une après l'autre devant Papa. Cependant, un seul homme a voulu lui venir en aide : Alioune Niane.

Un mois après la catastrophe, le griot est arrivé chez nous. De sa belle voix, il déclare que jamais un Kane ne se rendrait aussi vil en commettant de tels crimes. Il défend mon père. Honorablement. Même appauvri, Jibril Kane tient à ses traditions. Il veut donc récompenser son griot. Niane décline l'offre et s'en va. Deux jours plus tard, il propose à Papa un logement décent à *Usine Bene Tally*. C'est au tour de mon père de s'indigner. Qu'il soit maudit, si jamais il accepte ce soutien ! Il est tenu de toujours aider son griot. C'est son devoir. Alioune Niane n'a pas osé insister. Nous devons quitter la *Sicap-Liberté I*. Mes sœurs éplorées versent des torrents de larmes. Mes mères, contraintes à la cohabitation, s'ignorent ostensiblement. Mon père va de méditation en méditation.

Mes amis ont cessé de me fréquenter. Djouldé est, tout de même, venu me dire adieu. Tout au long de notre conversation, au demeurant laborieuse, je n'ai pas manqué de constater à quel point il était gêné.

Désormais, nous sommes séparés par un fossé. J'ai basculé de l'autre côté. Et j'ai cru que mon cœur éclaterait en m'arrachant à mon ancienne vie. Je ne ressens qu'un vague sentiment de nostalgie quand l'autocar – loué par mes parents et contenant nos affaires réduites au strict nécessaire – quitte ces résidences silencieuses. Je me tiens immobile devant la fenêtre ouverte, insensible à la poussière et à la chaleur.

Les lamentations de mes sœurs ne me perturbent plus. Au moment où l'autocar aborde la chaussée principale, j'ai subitement eu une pensée : je suis aussi pauvre que Mame Dior.

Mais mon calvaire est loin d'avoir commencé.

Je n'ai pas fini d'être humilié, méprisé et bousculé. Car je

suis en train de devenir un indigent.

Notre nouvelle maison arrache de nouveaux cris à mes sœurs. Arame en a assez. Elle rétablit le silence et exige que nous soyons dignes dans notre malheur. La maison, composée de briques, n'a pas de crépi. Le séjour est à peine plus grand que mon ancienne chambre. Ce logement n'en compte que trois. Nous sommes onze enfants et trois adultes.

Arame et Binta ont, d'office, pris une pièce chacune. Mes sœurs se sont ruées dans l'autre. Elles s'y sont disputées longtemps pour l'occupation de cette superficie. Quant à moi, je suis resté dans la pièce principale, assis sur une chaise. Finalement, j'y ai passé une nuit horrible à me battre contre les moustiques, la chaleur et les bruits venus d'un extérieur extraordinairement bruyant.

Nous ne sommes pas restés longtemps dans cette habitation. Deux mois plus tard, ma sœur aînée s'est fiancée avec un riche commerçant de Saint-Louis. L'affaire avait été conclue par ma mère et mes tantes. Ce mariage aura d'heureuses retombées. Nous avons emménagé dans une maison plus grande mais tout aussi délabrée. Cependant, elle avait l'avantage de m'offrir un espace pour m'isoler.

Au cours de cette année, Arame et Binta se sont attelées à marier mes sœurs. Lorsqu'il n'y eut plus que six filles et moi, mon père avait cessé de se battre pour travailler à nouveau. Nous n'avons pris conscience de son apathie qu'après ces mariages. Il quitte la maison dès la fin de son repas, rejoint la mosquée et y passe des heures à converser avec ses nouveaux amis. Il revient à la tombée de la nuit pour son dîner. Je n'existe plus pour Jibril Kane. Pour se donner bonne conscience, et sans doute encouragé par ses amis de la mosquée, il m'a inscrit non plus à l'école publique mais dans une

école coranique. Je ne suis ni assidu ni intéressé par l'apprentissage de l'arabe et du Coran. Lorsque notre situation financière est devenue, une fois de plus, critique, je me suis sauvé de cette école. Sans aucun remords ! Mon père accepte, comme une fatalité, ma démission du monde de la connaissance.

— Tu n'as jamais aimé l'école. Essaie au moins de gagner ta vie !

J'obéis donc à monsieur Kane et me voici, à seize ans, dans les marchés de la Médina à la recherche d'un travail. Des jours entiers, j'ai traîné dans les rues encombrées et souillées. Cette errance me permet surtout de m'éloigner d'une maison où mes sœurs n'en finissent plus de me traiter de paresseux. Dès lors, j'essaie de me tenir loin de cette cour où Arame et Binta se livrent à des disputes interminables. Comment oublier les accusations de Ndeye et de Fatou ? Elles me rendent responsable de la ruine de notre père.

Je suis un fainéant.

Je me contente de vivre de leurs efforts.

Pendant deux semaines, j'ai parcouru la Médina sans réussir à m'occuper. Et toujours, mes sœurs ont transformé l'unique repas, que je prends à la maison, en un calvaire sans fin.

Dès que monsieur Kane a quitté la maison, Ndeye se lamente à haute voix car elle me sait dans la petite chambre.

— À quoi ça sert d'avoir deux hommes si nous devons les nourrir tous les jours ?

Ma première humiliation m'est venue de la nature des efforts de Ndeye. J'avais quinze ans et ce jour-là, je suis devenu adulte. Quand j'ai voulu aborder le sujet avec Arame, elle s'est détournée avant de décréter que j'étais trop jeune pour

comprendre.

Dès lors, j'ai cessé d'être jeune. J'enrage de n'avoir pas les moyens de changer cet état de choses. Par ailleurs, je n'envisage pas d'entretenir mon père à ce sujet. En fin de compte, j'ai compris qu'il sait. Ma honte n'en a été que plus vive.



À force de sillonner la Médina, j'ai fini par me lier d'amitié avec deux jeunes hommes. Je leur demande le meilleur moyen de travailler. Ils me regardent, dubitatifs et moqueurs.

— T'es un prince, Jibril. Vois comme tu t'habilles ! Alors, j'ai cessé aussi d'être un prince.

Ils m'ont conduit auprès d'un vieil homme. Comme moi, il est peul. Il possède plusieurs boutiques dans lesquelles il vend des produits alimentaires, des tissus et des bijoux. Il s'appelle Yussufa Thiam. Il m'interroge sur ma famille. À la fin de mon histoire, il observe un silence inquiétant. Puis, il hoche la tête sans me quitter du regard.

— Tu es courageux, mon fils. Tu es courageux. Dieu te récompensera. Mais es-tu prêt à travailler dur ? J'ai besoin d'un vendeur dans cette boutique. Tu es jeune. Tu n'auras pas beaucoup d'argent au début.

Je m'empresse de lui assurer que je travaillerais pour n'importe quel salaire. Le père Thiam propose de m'engager sur-le-champ. C'est le cœur léger que j'ai rejoint mes deux amis, Malick et Mustapha. Ils se réjouissent pour moi. Ils gagnent leur vie comme vendeurs de bijoux itinérants. Mon premier poste est fixe et je ne m'en plains pas.

Papa Thiam a aussitôt commencé mon initiation. La jour-

née est allée dans l'oubli rapidement. Tout au long de ces heures, le vieil homme a corrigé mes maladresses. Il m'a appris comment retenir le prix des marchandises. Au terme de ce jour, je suis revenu à la maison épuisé et morose. L'euphorie du début s'est assez vite dissipée. À vrai dire, je ne suis pas très heureux d'exercer un tel métier. Mais ai-je vraiment le choix ?

J'ai rejoint les femmes de ma famille toujours fidèles à leur comportement. Ndeye s'est parée pour ses sorties rituelles. Je me détourne de son chemin sans la saluer. Mon cœur pèse une tonne de chagrin, de révolte et de honte. J'ai grand-peine à lui concéder une telle légèreté.

— Bonsoir, frère fainéant ! Où as-tu été traîner toute la journée ?

Je ne lui réponds pas. Elle hausse les épaules après avoir émis un son dépité. Ndeye se venge des petits tours pendables que je leur jouais à *Sicap-Liberté1*. Elle est mon aînée. Mais j'ai, par ma carrure, plus d'envergure que son corps frêle. Je lui aurais brisé, sans effort, le crâne à la coiffure compliquée. Je me contente de serrer les poings et pénètre dans la salle commune. Elle est sombre, moite et étouffante.

La cuisine se situe derrière la maison. Les voix de mes sœurs éclatent sans harmonie. Fatou se dispute avec Nafissatou, la fille de Binta. Leurs cris m'irritent. Je me réfugie dans ma chambrette et choisis sur le lit étroit. Ce soir-là, j'ai vaincu ma faim pour ne plus avoir à supporter les sarcasmes des filles. Mon père est revenu dans la nuit. Il demande à Arame si j'ai dîné à la maison. Ma mère lui répond par des mots indistincts. Monsieur Kane estime qu'elle lui manque de respect et l'interpelle durement. Il quitte son siège et se précipite sur ma mère. Elle hurle bien avant que la main de son époux

ne se soit abattue sur son dos. Je dois aussi subir l'irascibilité de mon père. Il a toujours eu une tendance à recourir au châtiment corporel. Désormais, il n'épargne plus personne. Il maudit ses épouses. Il maudit ses filles. Je suis le seul qu'il n'inclut pas encore dans ses humeurs sombres.

Comme mon père, j'ai pris l'habitude de partir de la maison tôt et de n'y revenir qu'à la nuit tombée. Devant ces absences répétées, Arame m'a harcelé, tant et si bien, que je lui ai avoué mes nouvelles occupations. Elle a tenu à rencontrer le père Thiam et sur le chemin de retour, elle m'avoue, très émue, son bonheur d'avoir un fils honnête.



J'avais à peine enjambé la flaque d'eau putride, qui sépare le pas de notre porte, de la rue de sable jonchée de détritus, qu'un grand cri a résonné. Arame et Binta s'élancent à ma rencontre. Elles me portent aux nues pour mon courage. Elles louent Dieu pour les richesses futures qui ne manqueraient plus de leur être attribuées.

Ce sera ma dernière nuit de répit.

Je travaillerai pour nourrir mes sœurs, mes mères et mon père. Les premiers mois sont très pénibles. Arame a conclu un arrangement avec le père Thiam. Dès la moitié du mois, elle lui réclame un tiers de mon salaire. Elle ne se contente plus de cette avance. Elle prend des marchandises diverses : produits de première nécessité, des étoffes et même des bijoux. Fils docile et garçon soumis, je regarde le père Thiam soustraire, de ma rétribution, des sommes importantes. Après cette opération, il me reste des dettes à reporter sur le prochain salaire.

J'ai travaillé davantage. Je me suis échiné durement sans

toutefois cueillir le fruit de ce labeur. Ma famille estime que j'accomplis mon devoir de garçon. Mon père aussi juge qu'il est fort honorable que je prenne ainsi la charge de mes sœurs et de mes mères. Je ne me plains pas. Je ne me révolte pas. Mais plus les miens deviennent exigeants, moins je prends le temps de m'interroger sur le sens que j'aimerais donner à ma vie.

Je vais bientôt avoir dix-sept ans et mes rêves ont des couleurs indéfinies.

Ils sont comme des peintures en esquisses, endormies et délaissées.

Je suis incapable de déterminer l'affection que je porte aux membres de ma famille. De tout temps, j'ai vécu au sein d'une horde de femmes emportées et insatisfaites. Elles veulent tout. Au bout de ces deux ans, elles ont oublié les raisons de notre naufrage dans ce quartier de la Médina. Mais je ne peux oublier. Je refuse ce destin. Je n'ai qu'une seule obsession : travailler et gagner toujours plus d'argent.

Chapitre 2

Malick et Mustapha sont devenus mes compagnons, fidèles et remplis de sollicitude à mon égard. Nés à la Médina, ils n'ont rien connu d'autre que les rues de sable de ce quartier. Ils n'ont rien fréquenté d'autre que ses écoles coraniques et ses nombreuses mosquées. Ils feront de moi un bon vendeur. Ils m'emmèneront à la conquête de la Médina et m'initieront à mes premières aventures amoureuses avec des filles désœuvrées, espiègles et effrontées. J'ai donc conquis plusieurs cœurs à force de présents futiles. Superficielles et calculatrices, elles ont des désirs identiques à ceux de mes sœurs. Ces aventures sans lendemain vont se multiplier sans rien m'apporter qu'un éphémère bien-être.

J'avais dix-huit ans quand un soir, en revenant de l'un de mes rendez-vous, j'aperçus mon père assis dans la cour. Je ne me décide pas encore à porter sur lui un regard lucide. Je m'escrime à le voir comme le haut fonctionnaire d'antan, droit et arrogant. Il fut un homme que rien n'effrayait. Depuis longtemps, il a abandonné ses costumes et va, habillé en bou-bou et en gandoura. Il mâche la kola comme ses nouveaux amis. Il fréquente assidûment la mosquée de notre quartier. Il s'installe dans cette vie, fataliste mais fier.

Monsieur Kane se redresse de son fauteuil. Il s'est offert un poste de radio et inlassablement, écoute les informations. Son activité favorite est de critiquer la politique du gouver-

nement. Je sais qu'il est heureux quand rien ne va dans cette institution, quand on dénonce d'autres détournements, quand courent les bruits d'une catastrophe imminente. À mon approche, monsieur Kane diminue le volume de son poste de radio. Il me souhaite la bienvenue et m'invite auprès de lui.

Mariame sort de la maison et m'apporte une chaise après m'avoir dit des mots affectueux. Ma sœur préférée semble être la seule à se soucier de moi. Elle ne manque jamais de me remercier pour mes efforts. Je donne à Mariame sans aucune arrière-pensée. J'exige qu'elle aille à l'école. Je paye sa scolarité et ses fournitures. En ce qui me concerne, j'oublie lentement les vestiges de mon enseignement occidental. Je maîtrise mieux le wolof et le pulaar. Je ne me soucie plus de m'exprimer correctement en français.

Je me suis installé à côté de mon père et j'ai attendu qu'il me fasse part de ses préoccupations. Il m'annonce son intention de convoler à nouveau en justes noces. Il désespère d'avoir un autre garçon pour assurer son nom. Il voudrait alors que je contribue, financièrement, à cette entreprise. J'ai développé une hargne certaine à économiser de l'argent. Je veux sortir de la Médina. Je vis dans la hantise d'être un jour un vieil homme assis sur le pas d'une porte miteuse, respirant des odeurs de poubelles éventrées et remplies de déchets immondes.

De mon maître Mamadou Diallo, j'ai gardé une seule phrase : *tu es très intelligent, Kane, mais tu es un fainéant.*

Dorénavant, je ne serai plus un fainéant.

Trois mois plus tard, mon père prenait une troisième femme. Je suis consterné d'avoir utilisé mon pécule pour doter cet homme d'une épouse supplémentaire. Durant ces jours, je n'ai pas voulu décevoir mon père. Il a donc été, en

tous points, fier de moi. La jeune mariée a l'âge de Fatou : vingt-et-un ans d'insolence et de charme capiteux. Elle est wolof et peule. Un matin de décembre frais et lumineux, Yaye est donc venue augmenter le nombre de mes geignardes.



J'ai obtenu, de Papa Thiam, la gérance d'une de ses boutiques. Je pensais ainsi m'acheminer vers une indépendance financière totale. Or, je ne suis pas encore libéré de ma charge familiale. Elle s'est alourdie avec l'arrivée de Yaye. Ma nouvelle belle-mère s'est rapidement révélée, à l'image de Binta, paresseuse et indolente mais d'une langueur affolante. Elle traîne dans la maison et se parfume abondamment. Durant des mois, monsieur Kane ne lui a pas résisté. Il ne l'a abandonnée qu'après avoir eu l'assurance qu'un nouvel enfant lui serait bientôt donné par Dieu.

Nous avons alors vécu quatre mois de tensions et de querelles. D'emblée, Arame a pris Yaye sous sa protection contre Binta. Ma mère pousse ce parti pris au point de revendiquer le fœtus comme le fruit de ses propres entrailles. L'enfant naît en octobre 1978. Elle a crié si fort que les amis et les parents ont cru qu'il s'agissait enfin d'un garçon.

On l'a baptisée Khadiatou.

Cette nouvelle naissance me causera un souci supplémentaire. En effet, Binta en est venue à juger cette longue série de filles Kane comme une anomalie. C'est dans cette logique qu'elle refuse que je sois l'unique garçon de mon père. Et sans aucune transition, elle a explicitement douté de ma légitimité. Inévitablement, Arame s'est violemment disputée avec ma belle-mère. Bientôt, la raison de cette discorde, qui

n'en finissait plus de provoquer éclats de voix et cris de colère, a été connue dans toute la Médina. Monsieur Kane n'a pas voulu davantage comprendre Binta. Sa réaction est à la mesure de cette offense. Il s'est rendu à la mosquée et a déposé auprès de l'imam, sa demande de répudiation. Durant des jours, des conseils de famille se sont succédé pour fléchir la position de mon père. Aussitôt son forfait accompli, Binta a adopté un profil d'accusée incomprise. Elle se lamente. Elle geint. Elle nie avoir jamais songé à une telle éventualité. Je suis bien le fils de monsieur Kane.

Mais Arame, effarouchée qu'on ait pu, un seul instant, la croire infidèle, voudrait obtenir la plus éclatante des réparations. Elle en appelle au conseil des Sages. Elle crie qu'une telle insulte ne peut être vengée que par le divorce de monsieur Kane d'avec Binta. Elle exige toujours plus de sang. Et moi, au milieu de cette folie, je suis le doux agneau ballotté de pâturage en pâturage.

Mes parents sont bien capables de s'entretuer pour une telle peccadille. Fort heureusement, leur prodigalité n'aura été que verbale. Aucune sanction, réclamée aussi bien par mon père que par ma mère, n'a pu être appliquée contre Binta. Pour une fois, la sagesse des *Anciens* a vaincu ces rages sans consistance. Finalement, une paix apparente a été établie.

Plus tard, je surprendrai Papa en train de m'épier. Je l'observerai aussi. Nous nous jugeons avec une réserve nouvelle. De toute évidence, son comportement a subi le contre-coup de cette querelle. Dès lors, il cesse de me ménager. Je ne suis plus son fils chéri. Il ne me fait plus grâce d'une attention. Je deviens le responsable de sa situation. Je me sens coupable. Dans l'espoir de reconquérir ses faveurs, je lui cède

en tout. Je n'ai de réconfort ni chez ma mère ni chez mes sœurs utérines. Seule Mariame comprend ma détresse.

Un après-midi où je m'étais réfugié dans ma chambrette, elle a pénétré dans la pièce.

— Lève-toi, Pape !

Je ne lui obéis pas. Elle s'assied sur le lit contre mon flanc. J'ai glissé les mains sous ma nuque et fixé mon regard sur le plafond de tôles rouillées et de planches de bois brut.

— Lève-toi, Pape et regarde-toi dans un miroir !

Elle ne me laisse pas de répit et je finis par la satisfaire. Je me dévisage sans complaisance. Mariame me détaille lentement. Elle affirme que seuls les aveugles et les méchants clameraient que Jibril Kane n'est pas mon père.

— Pourquoi ne le voit-il pas ?

— Il le voit. Il le sait. Mais il préfère douter pour ne pas admettre qu'il sera peut-être incapable d'engendrer un autre garçon. Tu es mon frère. Personne n'affirmera le contraire en ma présence !

Elle est sortie de la chambre sans attendre ma réponse.



Je me suis consacré à mon travail. Vendeur opiniâtre, je sais convaincre. Dans les marchés, mon éloquence est aussi grande que le mutisme dans lequel je m'enferme dès que j'ai franchi le seuil de notre maison.

Un matin, Ndeye a quitté la Médina. Deux mois plus tard, elle y est revenue accompagnée d'un jeune homme d'origine guinéenne. Il a l'avantage d'être peul. J'ai pris part aux discussions relatives à son mariage. Son départ définitif a suscité en moi la même indifférence que celui de ses aînées. Quant

à Yaye, elle a conçu une seconde fois et nous a donné une autre fille. Le plus atterré par cette naissance, est sans aucun doute monsieur Kane.

Nous étions sans nouvelles du griot Alioune Niane, lorsqu'un jour, en écoutant la radio mon père et moi, nous avons entendu son nom. Niane n'est pas sans instruction. À l'époque où mon père était un haut fonctionnaire, il lui avait déniché une place dans son ministère. Il vient d'être nommé directeur d'une unité. Sans un mot, Alpha Kane se lève de son fauteuil. Il pénètre dans la maison et en ressort coiffé et chaussé. Il tient son chapelet et m'annonce d'un ton uni : Je vais à la mosquée.



Ce dimanche-là, Malick et Mustapha m'ont arraché à mes pensées moroses. Avec leur bonne humeur inaltérable, ils m'entraînent dans un maquis. Malick jure y avoir rencontré la femme de sa vie. Mustapha éclate de rire et lui assure que la jeune fille ne passerait pas l'épreuve d'une nuit. Je les écoute, silencieux, et m'étonne de ne pas partager leur vie où la joie des moments simples domine nos dures conditions de travail. Comme je leur envie cette capacité à tirer profit de chaque situation !

De retour de cette promenade, j'ai croisé mon père dans la maison. Il me dévisage d'un air sombre et déclare d'une voix amère :

— Ce monde va à l'envers, Allah ! Quelle est cette vie où rien n'est à sa place ? Niane, mon griot est directeur. Et moi Kane ? Qui suis-je ? Est-il dit que j'irai mendier mon pain à ce griot ?

Monsieur Kane se tourne vers moi. Je ne lui réponds pas un mot. Il me scrute toujours avec rancœur.

— Et toi mon fils ? J'ai au moins mon Bac. Et toi mon fils ? Qu'as-tu eu ? Où t'es-tu arrêté ? Ton français est une honte ! Tu traînes dans les marchés. La seule chose que tu saches faire est de vendre des morceaux de tissus aux femmes ! Allah ! Quelle indignité !

Brusquement, il abandonne son siège et s'en va. Je reste dans la cour. Mes pensées m'amènent à Mame Dior. Elle a dix-huit ans. Depuis la nomination de son père, elle habite la *Sicap-Liberté1*, dans une belle maison identique à celle qui fut la mienne pendant quatorze ans. Elle y respire un air frais et pur. Elle court sur l'herbe verte, entretenue avec soin par un jardinier, qu'elle oublie sans doute de saluer, comme moi souvent dans la cour de ma mère. Elle perdra de sa réserve. Elle s'habillera dans les grandes boutiques. Elle côtoiera Djouldé et les autres.

Mon cœur est mis à rude épreuve. J'aime Mame Dior.

Qu'il ne me soit jamais reproché une autre faiblesse que celle-là !

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir ce présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site

Musinga Mwa Tiki

Peintures et Esquisses



En 1982, Jibril Omar Kane, jeune Sénégalais, décide en compagnie d'un ami, de quitter Dakar et la Médina, son quartier et sa misère, pour la France. Embarqués dans les cales d'un bateau, les deux immigrés clandestins atteignent le port de Marseille, au bout de 30 jours d'une traversée infernale. Ils ne sont pourtant pas à la fin de leur calvaire. Le rêve nourri durant de nombreux mois se mue très vite en cauchemar.

Jibril O. Kane ne se laissera cependant pas broyer par cette indémontable machine d'exclusion et de paupérisation qui prendra, tout au long de son

périple, visages et noms différents. Aucune épreuve ne viendra à bout de sa formidable opiniâtreté. Il ne cessera sa lutte qu'après avoir transformé ses Peintures en esquisses en un merveilleux tableau aux couleurs de l'espérance, pour une Afrique aux lendemains qui chantent.



La romancière **Musinga Mwa Tiki** ancre dans notre espace-temps des récits livrés par ceux qu'elle appelle les *Anciens*.

L'auteur se sert de sa formation d'historienne et de bien d'autres pour structurer la trame de ses ouvrages.

Ces histoires d'*Ici* et d'*Ailleurs* ont pour principal objectif de transmettre des aspirations nobles à des générations qui entament un cycle nouveau dans l'Histoire des Hommes.